

### 30 ans d'écriture

#### Interview de Jean-Jacques Nuel, par Roland Fuentes

*Jean-Jacques Nuel, d'où vous est venu le goût de l'écriture ? Et depuis quand écrivez-vous ?*

JJN : Il faudrait un livre entier pour répondre ! J'écris depuis l'âge de 16-17 ans. J'ai ensuite poursuivi l'écriture, avec parfois de longues interruptions de plusieurs années, mais sans jamais perdre de vue l'idée que j'étais un écrivain. Je me suis toujours pensé écrivain, et peut-être avant même d'écrire, quand dans ma petite enfance je réalisais des livres vierges. D'où est venu le déclic ? D'abord de mes lectures d'adolescence, essentiellement poétiques : Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, Alfred de Musset, qui m'ont donné envie d'imiter. Et puis une rédaction, imposée par un prof de français, et dont le sujet devait particulièrement m'inspirer, a été l'occasion de mon premier travail de création, je n'ai pas compté mes heures, j'ai oublié le temps, je suis complètement sorti du cadre du devoir scolaire pour entrer dans celui de la littérature. Ensuite, l'écriture est devenue une passion régulière, un ami au lycée écrivait lui aussi, je lui montrais mes poèmes et mes premières nouvelles. Voici quelques repères conscients ; au fond, on ne sait pas pourquoi on écrit, la programmation est si lointaine, si enfouie, si complexe qu'elle nous échappe.

*Vous souvenez-vous de votre première publication ?*

JJN : Un souvenir ineffaçable, car j'ai vécu l'un des moments les plus violents de ma vie. Au printemps 2004, je fêterai le 30<sup>e</sup> anniversaire (!) de cette publication dans une revue disparue depuis longtemps : *Syllepses*, une revue littéraire de Grenoble. Mes premières publications ont l'intensité de mes premiers émois amoureux ! Je me souviens de la lettre d'acceptation, je la relisais sans cesse, je la portais sur moi. J'ai attendu la parution avec une terrible impatience. J'étais très fier, sans me rendre compte que c'était finalement peu de chose.

*Vous avez écrit beaucoup de poésie à vos débuts ; vous avez même publié chez Cheyne un très beau recueil : "Du pays glacé salin". Et puis vous avez tourné le dos à la poésie. Pourquoi ?*

JJN : Deux recueils ont immédiatement suivi *Du pays glacé salin* : *Immenses*, au Pré de l'Age (qui vient d'ailleurs d'être réédité au Pré Carré) et *Noria* aux éditions Pleine Plume. J'avais choisi une voie d'ascèse, de pauvreté, d'économie de mots, elle m'a conduit au silence. Je n'avais plus rien à dire en poésie. Je suis donc revenu à la prose, dans laquelle je me sens bien plus libre. J'arrive à exprimer par la prose tout ce que j'écrivais en poésie, et j'exprime bien d'autres choses, ne serait-ce que l'humour, la dérision. Ma dimension de créateur a besoin de tout l'espace de la prose. Je décris bien sûr un fonctionnement personnel, cela n'a pas valeur de règle ni de théorie. Chacun doit trouver le genre littéraire qui lui convient le mieux, étant précisé qu'à mes yeux, il n'existe aucune hiérarchie des genres : la main à poésie vaut la main à prose (et vice-versa).

*Votre écriture est très précise. Il semble que vous ayez conservé de la poésie un goût pour la concision et la justesse de l'image. Travaillez-vous beaucoup votre écriture ?*

JJN : Effectivement, de mon passage par la poésie, j'ai gardé la volonté d'une écriture dense, précise et travaillée. D'où ma difficulté d'écrire long (ou vite), qui provient moins d'un manque de matière que d'une impossibilité à me " lâcher ". Je travaille beaucoup mes textes, je suis plutôt perfectionniste, un peu maniaque. Est-ce un manque de confiance ? Une politesse pour le lecteur ? Je compose plusieurs versions successives d'un texte, alternant écriture manuscrite et écriture à l'ordinateur, en laissant reposer plusieurs semaines entre chaque version.

*La plupart de vos textes déroulent un univers légèrement décalé, à peine différent du nôtre, où l'absurde et le décalage produisent des chutes inattendues. Imaginez-vous vos ambiances et vos situations en fonction d'une chute prévue d'avance, ou la chute naît-elle logiquement de la situation que vous avez mise en place ?*

JJN : Je travaille d'une façon très particulière, sans ordre ni logique. Je note sur un cahier toutes

les idées qui me passent par la tête, elles concernent plusieurs idées de textes à la fois, voire aucune idée, du texte pur. Il y a des débuts, des fins, des milieux, plein de milieux, des phrases séparées. Quand j'ai assez de matière, je regroupe ces fragments de textes sur plusieurs projets de nouvelles qui sont pour ainsi dire faufilees. Ensuite je travaille chaque nouvelle séparément en plusieurs versions successives. C'est laborieux ! La chute, quand elle existe (car je ne crois pas qu'une nouvelle doit forcément comporter une chute surprenante), peut me venir avant l'écriture du texte (que j'invente à l'envers), ou surgir en cours, ou venir avec difficulté (mon texte est presque écrit mais il manque une bonne fin). Je n'ai pas de procédé régulier.

*Votre regard sur le monde, souvent humoristique, parfois désabusé, n'est jamais vraiment méchant. Ce qui le rend d'autant plus pertinent. La méchanceté n'a-t-elle aucune valeur littéraire à vos yeux ?*

JJN : Il m'est arrivé d'être méchant dans mes chroniques ou mes critiques, principalement du temps de la revue Casse. Ma cruauté critique suscitait des polémiques, me valait des inimitiés, des haines, des injures, et avec le recul ces pratiques me paraissent négatives. Dans mon œuvre, je crois en revanche être incapable de méchanceté. L'humour est une façon de tenir ce sentiment à distance, et je suis semblable au fond à tous ces personnages dont je dénonce les travers. La méchanceté pure, telle qu'on peut la lire sous la plume d'une romancière très à la mode, est un sentiment inutile et stérile, et donne une œuvre sans hauteur, sans profondeur. Au contraire, des auteurs qui ont la vision la plus noire et " terrible " de l'humanité, qui sont d'une extrême dureté avec leurs semblables, comme Thomas Bernhard (et sa détestation de ses contemporains), Céline, ou même Houellebecq si controversé, montrent derrière leur pessimisme une réelle compassion. Pour moi, la compassion est la marque des plus grands.

*Le thème de l'écriture est très présent dans ce que vous faites, et vous parvenez sans cesse, à mon sens, à trouver de nouveaux angles pour l'aborder. Aimerez-vous écrire sur d'autres sujets ? Et si oui, lesquels ?*

JJN : Ce thème est très présent, trop présent. Mes héros sont des écrivains, ils lisent ou écrivent, et s'ennuient le reste du temps. J'espère simplement que les sentiments qui traversent ces personnages très particuliers relèvent de l'universel, pour que les lecteurs non écrivains s'y reconnaissent, se retrouvent dans une fraternité. Le thème de l'écriture est devenu obsessionnel ces dernières années, presque exclusif, j'ai eu besoin d'épuiser ce sujet. Je crois qu'il restera constant dans mon œuvre (tout écrivain l'aborde à sa façon, c'est la réflexion sur son art, le roman dans le roman, etc.) ; mais qu'il va se combiner avec d'autres thèmes. Les derniers textes que je suis en train d'écrire vont dans cette voie.

*Vous êtes l'un des auteurs les plus publiés en revues. Cela prouve que votre travail séduit beaucoup de monde. Malgré cela, aucun grand éditeur n'a encore fait le pari d'éditer un de vos recueils. Pouvez-vous expliquer cela ? Les textes courts sont-ils condamnés, en France, à ne paraître qu'en périodiques ou chez des petits éditeurs ?*

JJN : Ce n'est pas faute de les soumettre aux éditeurs ; j'ai beaucoup enrichi la Poste avec mes envois de manuscrits ! Il y a d'abord une loi générale, qui repose sur des fondements économiques : malgré de rares exceptions (dont Gavalda), les éditeurs préfèrent qu'un auteur inconnu leur soumette un roman. Le Seuil et Grasset renvoient sans les lire les recueils de textes, indiquant par une circulaire qu'ils n'acceptent pas les " textes séparés ". J'ai fini par en prendre mon parti. Je publie mes nouvelles dans des revues littéraires ou sur des sites internet avant de les rassembler en recueils chez des " petits éditeurs " ; l'important, c'est de parvenir à toucher quelques lecteurs.

*Vous avez publié, entre 1993 et 1996, la revue Casse, à Lyon. Qu'avez-vous retiré de cette expérience ?*

JJN : Un mélange de joies et de déceptions. J'ai aimé la fidélité attentive de nombreux abonnés,

la possibilité de révéler de nouveaux talents, l'amitié de certaines revues, qui formaient avec Casse une sorte de famille, une communauté créatrice. Je pense notamment au Cri d'Os, à Rétro-Visueur... Une de mes plus grandes joies a été la victoire de Casse sur la commission paritaire des publications et agences de presse (cppap). Le jugement définitif du Conseil d'Etat en date du 17 mars 95, rétablissant la revue Casse dans ses droits au régime postal des périodiques, a été non seulement une heureuse nouvelle pour les finances de la revue, mais au-delà, une jurisprudence essentielle pour les petites publications, qui ont pu invoquer ce jugement dans leurs conflits avec l'administration. La déception tient à toutes les polémiques qui se sont développées autour de la revue, dont j'étais certes largement responsable, mais je suis sorti meurtri de certains mauvais échanges. Casse a été aussi victime de l'image fracassante de ses débuts. Alors qu'au fil des numéros je cherchais à gagner en sérieux et en professionnalisme, à tirer la revue vers un magazine plus ouvert et généraliste, on continuait à me coller sur le dos l'image du râleur de service, du subversif... J'ai compris que, quels que soient mes efforts, je ne parviendrais jamais à renverser l'image. D'où ma décision d'arrêter après 4 ans (qui s'explique aussi par la lassitude de l'homme orchestre)...

*En tant que chroniqueur de revues pour différents magazines, et auteur de " La revue, mode d'Emploi " (Calcre, 2000), vous possédez un regard très précis, et très informé sur le monde mouvant des revues. Comment pourriez-vous le caractériser en quelques mots ?*

JJN : J'ai toujours été naturellement curieux des revues et je leur dois beaucoup : ayant du mal à intéresser des éditeurs à ma production, je peux au moins publier des extraits ou des nouvelles dans les périodiques. La raison d'être des revues est précisément de donner des chances aux auteurs, de petits espaces de sortie, de leur permettre de ne pas désespérer. La variété et le nombre des revues (les disparitions sont toujours compensées par des naissances) offrent un immense espace parallèle à l'édition, et certains auteurs n'y pensent pas assez. Mais la satisfaction d'une parution en revue est sans lendemain, sans retombée, alors que la publication d'un livre est un véritable événement dans la vie d'un auteur. La situation des revuistes n'est pas facile. Quand je publiais Casse, je dépassais allégrement les 200 abonnés, et n'avais aucun souci financier. Aujourd'hui, de très nombreuses revues, malgré une certaine notoriété, malgré le dynamisme de leurs responsables, parviennent difficilement à atteindre ou à dépasser le seuil de 100 abonnés. Si vous enlevez tous ceux qui s'abonnent par opportunité, dans l'espoir d'être publié, il reste peu de lecteurs réels et désintéressés ! La revue littéraire traverse une crise, qui ne s'explique pas par la concurrence des webzines (très différents de la revue papier), mais par la perte de crédit de la littérature. Je crois que les nouvelles générations sont moins curieuses de la littérature.

Heureusement pour les auteurs, les revues s'obstinent, malgré ce contexte défavorable. Dans l'effervescence des créations et des cessations de titres, une revue doit compter sur la durée, savoir se renouveler en restant fidèle à son identité et diversifier ses moyens de diffusion. Les grandes revues sont celles qui restent.

*(publié dans Harfang n° 22, mai 2003)*